

## Histoires de famille (extrait)

Mon grand père paternel -qui s'appelait José, ou Joseph- était ouvrier agricole et depuis qu'il avait pris la retraite, il ne faisait plus rien, et s'en trouvait bien, considérant qu'il en avait assez fait toute sa vie, une vie au cours de laquelle il avait, disait-il, dans son jeune âge, sauvé le dernier Roi d'Espagne de la noyade, puis arrivé en France, au début des années vingt il avait été gérant du bar à la Colonie Espagnole de Béziers, apprenti toréador, valet de chambre d'une de ses patronnes, colleur d'affiches, pianiste dans une fanfare municipale, réparateur de machines à coudre et raconteur d'histoires qui n'étaient sans doute jamais arrivées, et c'est ainsi que je n'ai jamais pu véritablement discerner le vrai du faux dans le récit, et le récit lui-même de la réalité qu'il prétend représenter, car ces histoires, entrelacées et interchangeables au gré des jours, trame multicolore du Temps, étaient comme la toile miroitante d'une Vérité qui sans cesse nous échappe, et elles me donnaient une image brouillée, innombrable et infiniment variée de la Réalité, et des vertus ou travers des hommes et des femmes qui en étaient les acteurs, péchés capitaux ou véniels qui s'inscrivaient dans l'univers moral que l'on me dessinait, ce grand-père donc, qui était le premier conteur que j'ai entendu, et que la famille taxait de paresse, continuait sans fin, dans une langue étrange faite d'espagnol, d'occitan, de français et surtout de mots de son invention, de raconter des histoires vécues plus invraisemblables les unes que les autres, et notamment que dans une propriété où il travaillait la vigne, la patronne, qui était une vieille aristocrate comme on n'en fait plus depuis la mort de Louis XVI, l'appelait pour lui faire couler son bain, ou pour jouer au tennis avec sa fille et qu'elle l'invitait à sa table et lui donnait à manger des cuisses de pintade, ce qui en ce temps là constituait un mets de choix, et il racontait aussi qu'il connaissait une dame qui promenait son bébé dans un landau aux rayures vert et orange alignés comme les sillons dans les champs labourés, et qu'à ce landau était accroché un second landau vide, pour quand le premier tombait en panne et un jour, où il était allé voir à la clinique sa petite fille qui venait d'accoucher, la conversation étant venue sur les naissances difficiles et les enfants qui naissent avec des malformations, il avait raconté à une amie de la famille, qui se trouvait là elle aussi en visite, qu'il avait connu un bébé qui était né avec plusieurs malformations mais il avait fait du nourrisson de l'histoire une description tellement horrible et monstrueuse que la dame, à chaque nouvelle précision qu'il donnait, poussait des cris de plus en plus terribles et à la fin elle était au bord de la syncope, car elle ne savait pas que plus les gens s'exclamaient et criaient, à l'écoute de ses récits, ou en sens inverse plus ils riaient, et plus il rajoutait d'invention et de délire dans ses propos et lorsqu'il allait voir son médecin, sans doute pour passer un moment -car il avait une santé de fer et il n'était presque jamais malade-, il lui faisait de ses maux imaginaires une description tellement extravagante que le médecin se demandait ce qu'il avait et même un jour il lui avait dit : *Mais Monsieur Pélaez, ce que vous me dites là, ça n'existe pas !*

Mais lui, montrant tel ou tel point du corps, répétait qu'il avait *oun mal contact qui partait de là et continuait jusques là* mais un jour le médecin excédé par ses descriptions de symptômes bizarres l'avait envoyé un mois en observation à l'hôpital et on lui avait fait tous les examens qui existent sans rien trouver d'anormal et il passait ses journées à aller et venir dans le dortoir, en pyjama, et à raconter des histoires pour distraire et faire rire les autres malades puis un jour il était parti comme il était venu, ni plus ni moins malade qu'avant, et sa vie avait repris son cours normal, avec son lot d'inventions véridiques, et lorsque ses petits enfants le questionnait sur ses années de jeunesse, il leur racontait qu'il avait connu sa femme dans un bal en Andalousie, au début du siècle, en dansant des valses de Vienne et qu'il avait gagné avec elle sept concours de valse et perdu le huitième parce que son chignon s'était défait, et aussi que dans le village où il était né il faisait partie de la fanfare municipale, où il jouait du piano, mais lorsqu'on lui demandait comment il faisait pour défiler dans les rues en train de jouer du piano, il répondait qu'il était avec son piano sur une charrette au milieu des autres musiciens, mais son sujet favori était sans conteste la Politique et il racontait comment il avait fait la Guerre d'Espagne de l'autre côté de la frontière, c'est à dire en France, où il allait à vélo et en camion ramasser des vêtements et de la nourriture pour les républicains et qu'un jour il était même allé jusqu'à Barcelone, où il s'était disputé avec des anarchistes, car il était communiste et membre du Parti, et après la Libération, il avait milité activement pour la cause du prolétariat, puis dans les années 70, pour la victoire des partis de l'Union de la Gauche et à cette époque, il racontait à qui voulait l'entendre qu'il avait un voisin, *oun pitchou proprio, oun pouvre diablo*, c'est à dire *un petit propriétaire, un pauvre diable*, qui possédait quatre vignes et craignait par dessus tout l'arrivée de la Gauche au pouvoir, car il était persuadé qu'alors, on lui prendrait ses vignes et il n'aurait plus de quoi vivre et il répétait à propos de cet homme *Cal ser coun, quand même !* ce qui en bon français, pourrait se traduire par *Il faut être con, tout de même !* et lorsqu'on l'interrogeait sur tel ou tel homme politique, il encensait invariablement les dirigeants du Parti Communiste Français et ceux de l'Union Soviétique, et couvrait des pires insultes tous les autres, qu'ils soient de Droite, du Centre, ou des Partis radicaux ou socialistes, et il finissait toujours par les traiter de *pourrits et de salaups*, -en prononçant toutes les lettres-, c'est à dire de *pourrits et de salauds*, surtout lorsqu'il écoutait les informations, penché sur le poste de radio et l'oreille collée à la grille du haut parleur, car cette écoute était ponctuée de hurlements et d'invectives à l'adresse de ses adversaires politiques...